

et le père, ainsi qu'il a été dit, des vivants et des croyants de chez nous. Autant que personne, certes, il méritait de revivre, dans le bronze et le granit, sur ce sol, que le premier il a ensemencé, de notre vieille et bonne ville de Québec. Le troisième centenaire de son arrivée au Canada, en 1617, qui tombait l'an dernier, constituait une date propice à l'érection d'un monument à sa mémoire, et l'occasion était par ailleurs très opportune, en ces temps où, de toutes façons, ceux qui pensent et réfléchissent prêchent le retour à la terre et l'attachement aux choses de la vie des champs. Beaucoup de gens donc, depuis quelques années, songeaient à honorer, d'une manière ou d'une autre, le premier père de famille de Québec et du Canada. Nos écrivains et nos publicistes en parlaient. Mme Laure Conan, par exemple, avait écrit là-dessus, dans la *Revue canadienne*, des pages délicieuses. Mais, comme toujours, il a fallu que quelqu'un—et quelqu'un qui fût énergique et tenace—se dévoue corps et âme à l'œuvre pour la faire aboutir. Il y avait, en effet, plus d'une difficulté à vaincre et plus d'un obstacle à surmonter. La moindre de ces difficultés, le plus petit de ces obstacles, ce n'était pas, sans doute, ce temps de guerre que nous vivons, depuis quatre ans passés, et qui semble s'accommoder si peu à des manifestations et à des démonstrations joyeuses. M. l'abbé Couillard Desprès, le descendant direct de Louis Hébert et de Guillaume Couillard et le propre historien de l'un et de l'autre, s'est trouvé l'homme de la circonstance. Son énergie et sa ténacité, son savoir-faire et son zèle sont parvenus à l'emporter sur tout et à triompher de tous. Quelques abstentions ont pu persister, qui s'expliquent sans cesse peut-être d'être regrettables. Mais enfin, Louis Hébert a son monument à Québec, non loin de celui de Champlain et tout près de celui de Laval, et c'est justice.

* * *

Ce monument, dû au ciseau du sculpteur Laliberté, disons-le tout de suite, nous paraît vraiment bien. Tout au haut d'un piédestal en granit d'élégante venue, Hébert, en costume de l'époque, le front tourné vers le ciel, cependant que l'une de ses mains tient encore, ramenée vers le sol, l'antique faucille, offre à Dieu, de l'autre main—la gauche—, dans un geste qui résume sa vie et son œuvre, le premier fruit de son labeur de colon, la première gerbe de blé canadien. Au bas du piédestal, de chaque côté, d'une part Marie Rollet, femme d'Hébert, livres en mains, fait l'école aux enfants sauvages, tandis que d'autre part, Guillaume Couillard, gendre d'Hébert, appuyé sur une charrue d'autrefois, continue apparemment l'œuvre des premiers labours. Nous avons entendu dire, à Québec même, que ces deux bas-reliefs sont parfaits. "Hébert peut-être, ajoutait-on, dans son bronze, là-haut, paraît bien un peu fluet, ou encore c'est son piédestal qui est trop lourd?" "En tout cas," affir-

mait-on, "le héros n'a pas l'air, dans l'ensemble, assez vigoureux." A cela, il a été répondu: "Oui, peut-être. Mais n'oublions pas qu'avant de se faire colon, Hébert était d'abord un pharmacien, né et élevé à Paris. Est-il invraisemblable qu'il ait été de sa personne un peu frêle et ne doit-il pas nous suffire que de lui soit issue une race forte?" Quoiqu'il en soit, Hébert nous paraît, à nous, bien lui-même dans le bronze qui l'immortalise, et son geste surtout nous ravit. C'est le geste vraiment qui convenait au souvenir évoqué. Cette offrande à Dieu, par Louis Hébert, de la première gerbe moissonnée au pays, c'est simple, c'est naturel, c'est vrai, et par conséquent, à notre avis du moins, c'est grand et c'est beau.

* * *

Québec, la ville de nos souvenirs, se prête d'ailleurs magnifiquement, comme site, à l'apothéose de nos héros. Sa nature incomparable est riche d'endroits et de décors où s'encadrent, tout à l'aise, les bustes ou les statues de nos grands morts de la patrie. Les Québécois, parce qu'ils y sont habitués, l'éprouvent sans doute moins vivement que l'étranger qui passe; mais c'est bien ainsi. Tout amie du progrès que soit leur ville—ce que son "exposition" récente établissait parfaitement—à tout venant elle parle, surtout et avant tout, du passé et de son héroïque histoire. Champlain, Hébert, Frontenac, Laval, Montcalm, Lévis, Plessis même, et ceux qui vinrent comme lui plus tard, y sont toujours, nous semble-t-il, étrangement vivants!

Soit que vous vous abandonniez doucement à vos réflexions et à vos rêves, sous le toit, aussi vénérable qu'hospitalier, de la vieille demeure des curés de Québec, bâtie dans le goût du temps, tout à côté de l'archevêché et du séminaire, et si curieuse à voir, avec ses murs épais et trop bas et ses alcôves enfoncées, qui ont l'air de s'étonner des améliorations modernes, qu'on a introduites dans leur sein, et qui ne font apparemment que subir les radiateurs et les ampoules électriques dont on les a chargées... Soit que vous vous promeniez, dans une auto amie, par les voies superbes qui vous mènent à Pont-Rouge et vous ramènent par le chemin de Sainte-Foy, en admirant les plus belles scènes de nature qui se puissent voir sous le soleil... Soit encore que vous dominiez, du haut de la galerie d'un déjà vieux camarade d'antan (dont le cœur et la plume sont restés jeunes), l'immense, pittoresque et si fraîche vallée de la rivière Saint-Charles, au moment par exemple du crépuscule, alors que les feux puissants des globes incandescents, qui s'allument au loin, à chaque coin des rues et à chaque borne des chemins, semblent se confondre dans un repli mystérieux avec les étoiles qui scintillent au firmament et unir étroitement en quelque manière la terre au ciel... partout, toujours, à n'importe quel endroit et à n'importe quelle heure, à Québec, si riche